

# NOIR ET FAUVE

**U**n bienfait n'est jamais perdu, même si l'Histoire oblige parfois à patienter un peu... C'est sans doute ce qu'à dû penser mon arrière-grand père, Feargal O'Bannon, en cette froide journée de novembre 1920, quand sa colonne de combattants de l'Irish Republican Army, après une nuit de marche forcée, est arrivée dans le petit village de Killpatrick, dans les environs de Limerick. Les paramilitaires anglais avaient mené une très dure bataille rangée contre l'IRA dans les jours qui avaient précédé l'arrivée de la colonne de mon arrière grand-père. Cinq civils avaient été fusillés sans jugement par les anglais, sur l'accusation de collaboration avec l'IRA, ce qui avait entraîné un soulèvement de la population.

Des partisans républicains avaient pris les armes et, appuyés par des troupes de l'IRA, avaient combattu les paramilitaires anglais avec succès, au point de les avoir forcé à battre en retraite, laissant derrière eux trois des leurs, faits prisonniers par une foule hostile qui ne demandait qu'à se venger. Les paramilitaires anglais avaient été alignés contre un mur par des civils, armés de fusils récupérés sur les troupes britanniques en déroute, afin d'être à leur tour fusillés sans jugement. Mon arrière-grand-père est arrivé à temps pour éviter le massacre :

« Lieutenant O'Bannon, IRA, qu'est-ce qui se passe ici ?

— Les anglais ont assassiné six de nos gars avant de partir... lui répondit un des paysans du coin. On en a trois sous la main, on va leur faire payer !

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?... Neeson, Gallagher, suivez-moi ! »

Stoïques, les paramilitaires anglais attendaient l'issue de leur tragique sort, alignés contre le mur d'une ferme, les mains attachées dans le dos. Face à eux, les civils armaient leurs fusils. Mon arrière grand-père s'est interposé à temps :

« Arrêtez ça tout de suite !... C'est un ordre !... Mais qu'est-ce qui vous prend à la fin ? Vous ne trouvez pas qu'il y a assez de morts comme ça ?

— Monsieur de l'IRA... lui répondit l'un des exécuteurs. Ces salauds d'anglais ont assassiné six patriotes avant de partir d'ici, on ne fait que rendre justice...

— Aligner trois pauvres types contre un mur pour les exécuter sans jugement, vous appelez ça rendre justice ? Et vous vous dites patriotes ?

— Ces types-là sont des anglais, on est en guerre contre eux et on ne fait que notre devoir... répondit un autre homme. Ça en fera toujours trois de moins que nous combattons !

— Et ça vous donne le droit de vous comporter comme eux ? »

Mon arrière-grand père était furieux. Il avait suffisamment entendu, pendant son enfance et son adolescence à Cork, sa ville natale, les clichés habituels sur les irlandais, réputés alcooliques, incultes, brutaux et crétins par les anglais, qu'il ne supportait pas de voir ses compatriotes donner raison au camp adverse par leur comportement. Courageusement, face à une centaine d'hommes enragés, il a agi suivant sa conscience :

« Les anglais fusillent nos patriotes, c'est vrai. Qu'on soit en guerre contre eux, c'est vrai. Mais est-ce qu'on doit se comporter comme des bêtes féroces sous prétexte qu'ils ont assassiné les nôtres ? NON !... Je ne me suis pas engagé dans l'IRA pour devenir un tueur, mais pour libérer mon pays ! Si vous voulez vous battre, suivez-nous et venez affronter des anglais à armes égales ! Laissez tranquilles ces pauvres types sans armes, ce sont des prisonniers de guerre maintenant, on a besoin d'eux vivants comme monnaie d'échange pour libérer nos patriotes emprisonnés !

— Et l'honneur de l'Irlande ? coupa un des membres du peloton d'exécution. Si on laisse ces assassins en liberté, qu'est-ce qu'il devient ?

— C'est de ça dont je vous parle, bande d'idiots ! Quel honneur y a t-il à devenir un assassin soi-même ? Si ces types ont effectivement fusillé nos patriotes sans jugement, nous avons des tribunaux pour rendre la justice. La meilleure façon que vous avez d'honorer les vôtres qui sont tombés, c'est de refuser de devenir des assassins à votre tour. Si vous voulez vous battre contre les anglais, faites-le comme des soldats, et non comme des criminels ! Il est là, l'honneur de l'Irlande ! »

La diatribe de mon arrière grand-père a complètement retourné la foule. Le peloton d'exécution s'est volontairement désarmé et les soldats de la colonne de mon arrière grand-père ont mis à l'abri les prisonniers anglais. Plus tard, mon arrière grand-père est allé les voir. Le plus gradé des trois était sergent, et il ne s'était pas fait prier pour raconter sa version des faits à ses gardiens :

« Lieutenant, les anglais nous ont tout dit sur l'exécution des nôtres. Ils tenaient à tout raconter. On a le nom du commandant qui a ordonné l'exécution. Vous voulez leur parler ?

— Juste deux mots avant que la colonne de Galway ne vienne les mettre à l'abri... Vaut mieux pas qu'ils restent ici avec tous ces excités...

— Par ici lieutenant... »

Le prêtre qui dirigeait la paroisse de Killpatrick avait mis à disposition sa petite église pour héberger les prisonniers, le temps qu'une autre unité de l'IRA ne s'occupe d'eux. Mon arrière grand-père a pu ainsi s'entretenir avec leur chef :

« Merci pour votre franchise au sujet de l'exécution, vous n'étiez pas obligé...

— Quand je vois des actes que je réprovoque et que je ne peux pas empêcher, la moindre des choses que je peux faire, c'est de les dénoncer. Sergent Kendall Waddington, Royal Irish Constabulary...

— Lieutenant Feargal O'Bannon, Irish Republican Army... Moi aussi, les lynchages, je désapprouve...

— J'ai vu ce matin, vous ne manquez pas de courage. Vivement que cette guerre se termine et qu'on vous laisse votre pays...

— Pour un membre du Constabulary, vous ne me semblez pas vraiment attaché à la présence de la Couronne en Irlande.

— Je suis réaliste. Quand tout un peuple veut que vous partiez, le mieux, c'est de le faire... Je me suis engagé parce que je pensais avoir à faire à des terroristes, des criminels. Et, en combattant les vôtres, j'ai compris que les ennemis n'étaient, en fait, que des gens ordinaires qui voulaient simplement qu'on leur rende ce qui leur est dû : leur pays... Je suis bien content de ne plus avoir à

vous combattre et d'être votre prisonnier. Vous avez parlé tout à l'heure de l'honneur de l'Irlande, permettez-moi de vous dire vous en êtes l'un des plus nobles exemple que j'ai vu à ce jour... »

Le lendemain, les prisonniers étaient évacués par une autre colonne de l'IRA, et mon arrière-grand-père n'a plus entendu parler d'eux. La guerre s'est poursuivie jusqu'à l'été 1921 et, le 6 décembre 1922, l'application du traité anglo-irlandais aboutissait à la création de l'État Libre d'Irlande, le pays pour lequel mon arrière grand-père s'était battu. Je l'ai connu quand j'étais petite fille, dans les années 1970. Il me racontait sa guerre d'indépendance, en donnant vie aux récits que je voyais dans les livres d'histoire. Il est mort en 1982, peu de temps après mon douzième anniversaire. Je ne l'ai jamais oublié, et il a toujours une place dans mon cœur

Le temps a passé, et je suis devenue une adulte. J'ai dû trouver du travail et, grâce à mes études à l'Université de Dublin et au décollage de l'économie de mon pays, je suis devenue informaticienne pour une banque d'affaires irlandaise spécialisée dans le commerce international et les placements boursiers, Tennyson Securities plc. Début 1999, j'ai eu droit à une promotion, assortie d'une mission à l'étranger. Tennyson Securities, en pleine expansion, avait ouvert un bureau à New York City, USA, et pas n'importe où : au World Trade Center, tour sud, 81e étage. Un poste d'administrateur réseau sur le serveur Unix de l'entreprise, avec une jolie paie et, en prime, une belle vue sur New York City.

J'ai vite adoré mon travail et la ville. Par rapport au modeste immeuble du siège social de Dublin, où j'étais analyste-programmeur, aller travailler tous les jours dans une tour de plus de 400 mètres de haut me ravissait. C'était toujours flatteur de montrer aux copains la batterie de six serveurs Unix que j'administrais avec, en arrière-plan, la vue sur le Financial District. Mais cela n'allait pas durer. Ce matin du 11 septembre 2001, je m'étais rendue au travail comme tous les matins. Ronald Fergusson, le directeur financier, avait peu apprécié que je fasse passer en force, trois mois plus tôt, un contrat de prestation de service avec une entreprise du New Jersey pour un service de sauvegarde automatique de toutes nos données informatiques sur un site déporté. Ce matin-là, il m'a harcelée au sujet de l'amortissement de nos serveurs informatiques :

« Miss O'Bannon, vous êtes enfin là... Je dois vous parler des investissements que vous avez soumis au directeur pour vos ordinateurs. Est-il vraiment indispensable d'amortir vos ordinateurs sur quatre ans alors que le matériel de bureau habituel l'est sur une période de huit ans minimum ?

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, l'informatique, ça bouge vite. Vous êtes bien placé pour savoir que notre chiffre d'affaires double tous les deux ans, et que le volume de données traitées augmente en conséquence ! J'ai déjà du mal à faire travailler les serveurs actuels avec le volume du trafic que l'on traite. Quitte à augmenter leur capacité, autant en profiter pour prendre du neuf...

— Je ne suis pas de votre avis, vos ordinateurs peuvent encore durer cinq à six ans. Trouvez-moi moins cher que \$15 000 si vous ne voulez pas que je m'oppose à votre plan d'investissement ! Bonjour monsieur O'Dell, vous vouliez voir miss O'Bannon ?

— C'est pour la mise à jour de nos serveurs, justement... »

Calvin O'Dell était mon programmeur. Je travaillais avec lui sur les serveurs et nous avons rapidement conclu une bonne entente professionnelle. Il n'appréciait pas non plus la pusillanimité de notre directeur financier :

« Sacré Ronnie ! On lui a expliqué ce que le mot "investissement" veut dire ?

— Faut croire que non... Tu as pu faire la mise à jour du noyau ?

— J'ai fini à l'instant même. Par contre, pour les tests, j'ai encore rien fait, j'ai pensé qu'on ferait ça ensemble...

— Tu as eu raison... Je n'ai pas encore potassé la documentation de Red Hat sur les transferts de fichiers chiffrés. Je vais m'y mettre pour que ça soit opérationnel au plus tard la semaine prochaine...

— J'y ai jeté un œil, c'est pas bien compliqué... Dis, je suis sur la brèche depuis six heures ce matin, je vais me prendre un petit-déjeuner. Je peux te rapporter quelque chose si tu veux...

— Juste un thé, j'essaye de perdre un peu de poids... Te presses pas, je ne pense pas qu'un emmerdeur, qui a planté son Win 2000 en allant sur un site porno, vienne te demander dans la minute qui suit...

— Faut jurer de rien Liandra... J'y vais ! »

Calvin a eu la vie sauve ce jour-là pour une simple histoire de petit-déjeuner... J'étais en train de potasser de la documentation technique quand l'avion a percuté la tour. D'un coup, je me suis sentie projetée hors de mon siège et j'ai perdu connaissance. J'ai repris mes esprits au milieu d'un incendie, sans avoir compris quoi que ce soit à ce qui m'arrivait. Complètement sonnée, j'ai essayé de me relever mais je n'ai pas pu bouger. Une armoire renversée m'écrasait les jambes et le bassin. Autour de moi, le 81e étage n'était qu'un amas de ruines, entre les faux plafonds détruits, le mobilier renversé, les cloisons déchiquetées et les poutrelles de la structure métallique de la tour mises à nu. Sans parler de l'odeur entêtante de brûlé et de kérosène.

Au dessus de moi, le faux-plafond avait été soufflé par l'explosion. Je pouvais voir les poutrelles métalliques qui supportaient le plancher du 82e étage et la dalle en béton de ce dernier, fendue et trouée par endroits. À ma gauche, les vitres des murs de la tour avaient été soufflées, et les poutrelles verticales qui formaient les murs de la tour étaient à nu. Le rugissement de l'incendie et les gémissements de la structure métallique de la tour, mise à mal par le feu achevaient de donner un tableau d'apocalypse. Je n'avais plus qu'une seule idée en tête : sortir de dessous cette fichue armoire et quitter ce brasier. Je ne pouvais pas bouger et il me fallait de l'aide pour me dégager de ma fâcheuse position. J'ai reconstitué mentalement ma position à l'étage : j'avais été projetée hors de la salle des serveurs sur une bonne vingtaine de mètres, et j'étais à une quinzaine de mètres de l'un des escaliers de la tour. J'ai appelé au secours, ne pouvant rien faire d'autre dans ma position :

« HÉHO !... EST-CE QU'IL Y A QUELQU'UN ?... HÉHO ! »

Pas de réponse... La plupart de mes collègues n'arrivent au travail qu'après neuf heures du matin, et ceux qui étaient là en même temps que moi devaient avoir été tués dans l'explosion. Il n'y avait autour de moi que le grondement de l'incendie et les gémissements de la structure pour me répondre... Désespérée, j'ai appelé trois fois :

« HÉHO !... JE SUIS COINCÉE ICI ! VENEZ M'AIDER !

— ...Mais je vous jure que j'ai entendu quelqu'un appeler ! Il doit y avoir des survivants à cet étage !

— Ce n'est pas possible Sarah ! Tout est en train de brûler, ils sont tous morts ! Ne restons pas là et laissons faire les pompiers ! »

Des personnes prenaient l'escalier pour quitter la tour, ma dernière chance pour rester en vie. J'avais reconnu une voix d'homme mur et une voix de jeune femme. C'est elle qui m'avait entendue. J'ai appelé de nouveau :

« JE SUIS LÀ ! JE SUIS COINCÉE SOUS UNE ARMOIRE, JE NE PEUX PAS BOUGER ! VENEZ M'AIDER !

— Vous entendez maintenant, je vous ai bien dit qu'il y avait quelqu'un...

— Tout est en train de flamber, il vaut mieux appeler les pompiers...

— Vous faites ce que vous voulez, moi, j'y vais !... OHÉ ! J'ARRIVE ! VOUS ÊTES OÙ ?

— PAR ICI ! »

En quelques instants, une jeune femme brune, qui devait avoir tout au plus trente ans, a traversé les flammes d'un pas ferme pour venir à mon secours. Elle a vite vu où j'étais, et vite pris la mesure de la situation :

« Vous êtes à moins de cinquante pieds du seul escalier encore intact, je vais soulever cette armoire pour que vous puissiez sortir de là-dessous. Est-ce que vous pouvez vous déplacer ?

— Seulement en rampant avec les bras, je dois avoir les jambes cassées. Elle doit peser dans les cent kilos cette armoire, vous croyez que...

— J'en sais rien, je vais essayer... Dès que vous sentez que vous pouvez bouger, faites ce que vous pouvez pour sortir de là. On s'y prendra en plusieurs fois s'il le faut, mais vous sortirez de là ! »

Avec une détermination sans faille, la jeune femme s'est positionnée pour déplacer l'armoire. De toutes ses forces, elle a levé le meuble métallique renversé, me dégageant les jambes et le bassin. Je ne pouvais pas m'extraire en poussant sur mes jambes, fracturées et me faisant mal. Je me suis sortie de ma situation en tirant avec mes bras. Dès que je me suis dégagee, j'ai prévenu ma secouriste improvisée :

« C'EST BON ! VOUS POUVEZ LACHER !

— Ha !... Vous aviez raison, elle est atrocement lourde cette armoire !... J'aurais dû prendre haltérophilie à l'université au lieu de course de fond !...

— Sarah ! Vous êtes encore là ?

— Oui ! J'ai dégagé une jeune femme qui était coincée sous une armoire, j'arrive avec elle !... Va falloir que je vous porte, vous ne pouvez pas marcher...

— Je peux ramper jusqu'à l'escalier si vous ne pouvez pas...

— Objection ! Tout est en train de brûler à cet étage, et j'ai failli me prendre un bout de plafond sur la figure en venant vous chercher. Vous vous accrochez à moi et je vais vous porter, ne discutez pas, on n'a pas le temps !

— Voilà... Hem... Ne le prenez pas mal mais, pour la taille, vous faites facilement vingt centimètres de moins que moi, ça ne vous causera pas de problème pour me porter ?

— Au point où on en est, on n'est plus à ça près... J'ai trois collègues qui m'attendent, on y arrivera... »

La jeune femme, prénommé Sarah, m'a fort habilement chargée sur ses épaules et elle m'a portée jusqu'à la cage d'escalier, miraculeusement intacte. Deux hommes d'âge mur et une jeune femme qui avait clairement moins de vingt-cinq ans m'attendaient :

« Voilà... reprit Sarah. Francis, vous qui êtes plus baraqué que moi, vous pouvez prendre la suite s'il vous plaît ? Je vous présente, hem...

— Liandra. Vous êtes Sarah, si j'ai bien compris...

— Sarah Jane en fait... Francis, mon client, Andrew, son conseiller financier, et Jasmin, leur secrétaire de direction. On vient du 92e étage, au-dessus de la zone d'impact de l'avion.

— Un avion de ligne a percuté la tour... expliqua Andrew. Je crois que c'est un attentat, ça ne peut pas être autre chose.

— Andy était dans les Marines au Liban, en 1983, quand des terroristes islamiques ont fait sauter le Quartier Général de notre corps expéditionnaire avec un camion chargé d'explosifs. Il a fait partie des blessés...

— Ne restons pas ici. Avec toute cette fumée, on va se faire asphyxier... » conclut Jasmin, la secrétaire.

J'étais encore complètement sonnée et je ne réalisais pas ce qui se passait autour de moi. Attaque-suicide, avion de ligne, incendie... Une demi-heure plus tôt, ce n'était qu'une journée de

travail ordinaire pour moi. Nous avons descendu les 80 étages qui nous séparaient de la sortie à toute allure. J'étais portée par Andrew qui, malgré sa cinquantaine, ne semblait même pas fournir le moindre effort pour m'évacuer. Jasmin, visiblement choquée, était dans un sorte d'état second. Le plus inquiétant, c'était Sarah. À plusieurs reprises, elle a dû s'arrêter, clairement à bout de souffle, sur le point de s'évanouir. Mais elle a continué jusqu'à la sortie. Dans le hall d'entrée de la tour sud, des équipes de pompiers s'affairaient pour porter assistance aux blessés. Ils nous ont vu arriver par l'escalier et nous ont dirigé vers l'une de leurs équipes médicales :

« Venez par ici, vous êtes seuls ?

— Tous les cinq seulement... expliqua Francis. Nous venons du 92e étage et nous avons sorti cette jeune femme du 81e... Essayez de prévenir les gens au-dessus du 80e pour leur dire que l'escalier 3 est intact et qu'ils peuvent passer par-là...

— On aimerait bien mais on n'a aucun moyen de donner l'alerte... Allongez donc madame sur cette civière, on a un centre de triage à Battery Park... Prévoyez une autre civière pour madame, elle n'a pas l'air bien...

— C'est rien, je suis juste un peu essoufflée... Liandra, on ne vous lâche pas, on va avec vous à Battery Park, c'est pas loin d'ici ! »

Battery Park, jardin public construit sur le site du premier fort militaire qui défendait la baie de New York et Manhattan, avait été rapidement aménagé en centre de triage pour les blessés des Twins. Il était à dix minutes à pied du World Trade Center et nous y sommes allés ensemble, Francis, Andrew, Jasmin, Sarah, les deux secouriste du FDNY et moi, allongée sur la civière qu'ils portaient. En sortant de la tour sud, j'ai pu voir que la tour nord était, elle aussi, en flammes sur son quart supérieur. Avec tous les pompiers et les secouristes qui s'affairaient autour des bâtiments, plus les sirènes des camions de pompiers et des ambulances, le Financial District avait été transformé en zone de guerre. En chemin, Sarah a dû s'arrêter deux fois, à bout de souffle. Visiblement, quelque chose n'allait pas :

« Vous devriez attendre qu'on puisse vous évacuer sur une civière, vous n'avez pas l'air bien... recommanda l'un des deux secouristes qui me portaient.

— Je peux encore marcher, ça va ! répliqua Sarah. On verra ça à Battery Park, nous ne sommes plus très loin...

— Sarah, vous êtes toute pâle et à votre place... »

Francis n'a pas eu le temps de terminer sa phrase. Un craquement sinistre retentit, suivi d'un grondement infernal. Les secouristes nous ont fait mettre à l'abri derrière des voitures garées le long du trottoir et j'ai pu brièvement voir la tour sud s'effondrer. Puis une vague de poussière grise nous a enveloppés. Quand nous sommes arrivés à Battery Park, le triage des blessés marchait à fond. Les plus légèrement atteints étaient soignés sur place, des hélicoptères faisaient la navette avec les hôpitaux environnants pour évacuer les blessés les plus graves vers les hôpitaux des environs. Sarah et les autres sont restés avec moi quand les secouristes m'ont déposée au triage. Un médecin m'a rapidement examinée et il a vite pris la décision de m'évacuer vers l'hôpital le plus proche :

« Fractures multiples des jambes et du bassin, vous êtes prioritaire pour une évacuation en traumatologie dès qu'on aura un lit... Steve ! On a une étiquette orange de plus, on a de la place au New York Downtown ?

— Non, mais Bellevue nous fait savoir qu'ils auront des lits en traumatologie dans un quart d'heure. Saint Luke et Roosevelt sont pleins, on n'a plus de places que dans le New Jersey et le Connecticut, étiquettes rouges seulement...

— Étiquette orange ? demandai-je, intéressée.

— Blessé sérieux à soigner au plus vite mais pronostic vital non menacé. Vous devez être évacuée vers un hôpital dans un délai maxi de 30 minutes...

— Si on va à Bellevue, vous aurez d'excellents soins... reprit Sarah. Je connais des gens qui y travaillent... et... »

Sarah s'est évanouie à ce moment-là. Le médecin qui m'examinait est rapidement venu à son secours et il a demandé une bouteille d'oxygène :

« On a une détresse respiratoire ici !... Vous étiez avec elle ?

— Oui, elle m'a sortie des flammes du 81e étage de la tour sud. Elle a dû soulever une armoire métallique et me porter...

— Inhalation de fumées et intoxication au monoxyde de carbone probable... Gary, il me faut une evasan d'urgence avec un lit en réa pour une intoxication par fumée d'incendies ! On a quoi ?

— Bellevue va pouvoir la prendre avec sa copine, on a une ambulance qui arrive pour ton étiquette orange, on va voir s'ils peuvent prendre deux civières au lieu d'une... »

L'ambulance du FDNY a pu nous emmener toutes les deux aux urgences du Centre Hospitalier Bellevue. J'ai été séparée de Sarah à l'arrivée pour être immédiatement dirigée vers le service de traumatologie. J'ai été radiographiée après avoir été partiellement anesthésiée pour ne pas souffrir de mes fractures. J'ai été mise en attente dans une chambre avant que les médecins ne décident de la nature des soins à me donner. Le calme de ma chambre d'hôpital était, pour moi, quelque chose d'irréel. Même une heure et demie après l'impact de l'avion, j'avais du mal à croire que ce que je vivais était la réalité, et non un cauchemar incohérent.

Je regrettais déjà la présence de Sarah quand des infirmiers sont venus avec une patiente à hospitaliser. C'était elle, qui avait demandé à être dans la même chambre que moi dès qu'elle était sortie du coma. Parmi l'équipe médicale qui l'accompagnait, un chirurgien, qui venait juste de finir son travail en salle d'opération, venait pour me faire part de son diagnostic me concernant :

« ...Pour Miss Berringsford, mon collègue de la pneumo a demandé à ce qu'elle soit sous oxygène pendant 24 heures. Si quelqu'un peut se charger de lui faire une prise pour les gaz du sang d'ici une heure maxi, ça serait bien...

— Le labo envoie quelqu'un, docteur Peyreblanque... Voici votre cas traumato.

— Merci... Bonjour, docteur Martin-Georges Peyreblanque, je viens pour votre diagnostic pré-op, miss... mmmm, O'Bannon, Liandra de votre prénom... Tiens, immigrée comme moi, vous êtes irlandaise.

— De Galway pour tout vous dire... Ça donne quoi me concernant ?

— Bassin fracturé en trois endroits, fracture du fémur gauche, double fracture du péroné droit et fracture du tibia droit, on va devoir vous passer au bloc pour brocher tout ça avant de plâtrer. Pour le marathon de cette année, c'est cuit pour vous mais vous pourrez marcher à nouveau dans trois-quatre mois, il n'y a pas plus de dégâts que ça... Maître Berringsford, ça va pour l'oxygène où je dois augmenter le débit pour éviter un procès ?

— C'est bon doc ! Tes collègues ont fait de l'excellent boulot...

— Elle est avocate ?

— La plus chieuse de tout le barreau de New York... expliqua le docteur Peyreblanque. Bellevue fait appel à elle quand on a une assurance maladie qui ne veut pas passer à la caisse pour un patient. Pire que les snipers serbes à Sarajevo quand il s'agit de dégommer l'adversaire...

— Le docteur Peyreblanque a fait son internat de médecine à Sarajevo pendant la guerre de Bosnie, grâce à la croix rouge allemande... précisa Sarah. Pour l'ambiance aujourd'hui, il ne doit pas être dépaycé...

— J’osais pas la sortir celle-là... Je ne peux pas rester plus longtemps, les urgences me stabilisent un polytrauma avant de me le monter au bloc. C’est mon collègue, le docteur Koslowski, qui va vous prendre en charge dès qu’il aura pu venir de son domicile de Bayonne, New Jersey. Le Holland et le Lincoln Tunnel sont réservés aux secours, il doit faire le tour par le George Washington Bridge... L’anesthésiste va venir vous monitorer pour l’opération dans une demi-heure, au plus...

— Merci pour votre boulot docteur... Vous êtes français ?

— De Toulouse par ma famille, mais je suis né au Canada... Excusez-moi de devoir vous laisser là, il faut que je file au bloc, mon polytrauma ne peut pas attendre... Pete Koslowski a oublié d’être mauvais comme médecin, il va vous recoller tous les morceaux en deux temps-trois mouvements. Bonne chance ! »

Le docteur Koslowski m’a opérée à peine une heure plus tard et, grâce à lui, je peux à nouveau marcher, comme avant. Par contre, pour le souvenir de ce qui s’est passé ce jour-là, son collègue de la psychiatrie n’a pas encore pu me le rendre supportable, mais ça viendra avec le temps... Dans le calme de la chambre, je me suis retrouvée seule, en compagnie de Sarah, en attendant d’être opérée. J’étais ravie de la revoir, d’autant plus qu’elle était tirée d’affaire. Elle m’a expliqué ce qui lui était arrivé :

« Ce sont les fumées de l’incendie. J’ai été intoxiquée et c’est ce qui m’a rendue malade. Sauf complications, je devrais sortir dans deux semaines au plus... Dire que j’étais commise d’office cet après-midi !

— Tu venais voir un client dans la tour ce matin, n’est-ce pas ?

— Mac Laughlin Logistics pour la rédaction d’un contrat avec un gros client, une histoire de transport maritime par conteneurs... Francis Mac Laughlin, qui t’a portée dans les escaliers, est le patron de la boîte. Il fait dans le transport, du point de vue organisation : transporter au meilleur prix une marchandise d’un point A à un point B...

— Tu es avocate d’affaires ? Je connais bien, on en voit quelques un de temps en temps au boulot... Tennyson Securities plc, placements et produits financiers, je suis leur chef de réseau informatique...

— Le droit d’affaires, ce n’est pas ma spécialité mais ça fait du chiffre pour le cabinet qui m’emploie... Woodman, Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner Associates, Empire State Building suite 6902, belle vue sur Brooklyn par temps clair. Je suis plutôt dans le droit pénal et le contentieux au civil...

— Ça doit être sacrément compliqué tout ça...

— Pas plus que l’informatique... Je suis à peine capable de faire fonctionner mon ordinateur portable, j’imagine le travail que ça doit être de faire fonctionner un réseau d’entreprise. On a un informaticien à plein temps qui s’occupe du nôtre dans mon cabinet d’avocats... »

Quelque peu essoufflée, Sarah a marqué une pause, puis elle a repris :

« C’est quand même dingue que la seule personne que j’ai été capable de tirer des flammes aujourd’hui, soit une irlandaise... En plus, je suis du genre trouillarde et quand il y a une situation de crise, je suis généralement la première à piquer une crise d’hystérie...

— C’était pas ton cas tout à l’heure...

— Ne me demande pas comment j’ai fait, je suis incapable de l’expliquer... En plus, j’ai peur du feu...

— Tu connais l’Irlande ?

— Comme simple touriste de base, pour y avoir passé plusieurs fois des vacances. Un magnifique pays, cela dit en passant, auquel ma famille est liée d’une façon plutôt tordue...



— Berringsford, il ne me semble pas que ce soit un nom irlandais, je me trompe ?

— Pas du tout, c'est le nom de mon père, vieille famille du Sussex émigrée dans les colonies d'Amérique au début du XVIIIe siècle. C'est par ma mère, qui est anglaise, son nom de jeune fille est Waddington. Sa famille est de Birmingham, et elle fait dans l'immobilier... Ça vient d'elle et ça remonte à loin... Son grand-père a été sergent dans les troupes paramilitaires britanniques pendant la guerre d'indépendance d'Irlande, dans les années 20. je l'ai connu quand j'étais toute petite, il m'a parlé de cette période, surtout pour me dire que la couronne avait fait pas mal de saloperies à ce moment-là, et qu'il comprenait très bien pourquoi l'IRA remettait le couvert en Ulster, cinquante ans après... Il m'a raconté un jour, trois ans avant sa mort, comment il avait acquis du respect pour les combattants irlandais. C'était en 1980, j'avais dix ans et je m'en souviens comme si c'était hier. Avec son bataillon, ils avaient mené un raid punitif du côté de Limerick, dans un petit village du nom de Killpatrick. L'abruti qui les commandait avait fait fusiller, à titre de représailles, six civils vaguement liés à l'IRA de l'époque. Manque de chance, une colonne de républicains les a attaqués peu de temps après, et ils ont dû battre en retraite. Mon arrière-grand père et deux de ses soldats ont été fait prisonniers faute d'avoir pu détalier aussi vite que le reste de la troupe. Naturellement, les villageois ont voulu venger les leurs et ils se sont retrouvés le dos au mur, prêts à être fusillés. Juste avant d'y passer, un officier de l'IRA s'interpose et leur sauve la peau en disant aux types du peloton d'exécution de ne pas se comporter en assassins. Mon arrière-grand-père m'a souvent cité cet officier de l'IRA comme exemple de courage, d'intégrité et de loyauté envers les idéaux qu'il défendait. Je n'ai jamais su le nom de ce combattant irlandais qui, selon mon arrière grand-père, méritait largement le qualificatif de patriote... Un jour, je retournerai en Irlande pour en savoir plus. Il doit bien avoir des descendants, ce brave homme... »

Sarah n'a pas eu à faire le voyage en Irlande pour retrouver les descendants du lieutenant O'Bannon. Un bienfait n'est jamais perdu, même s'il faut attendre 81 ans pour s'en rendre compte...

*NDLR : le titre de cette nouvelle est une allusion aux couleurs des uniformes des troupes paramilitaires britanniques (noir et fauve, Black and Tan en anglais) du Royal Irish Constabulary pendant la guerre d'indépendance d'Irlande (1920-1921). Cette histoire est basée sur des faits authentiques pour la partie concernant le 11 septembre 2001.*



*CC Olivier Gabin, 2008, juillet 2012 – Version 1.0*

*Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :*

**CC – BY – NC – ND**

*Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre  
sont disponibles à cette adresse :*

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>